Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 21 (1947-1949)

Heft: 2

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Bray, René / Jaquemard, A. / Onde, Henri

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

PAUL HAZARD, *La pensée européenne au XVIIIe siècle, de Montesquieu à Lessing*, 2 vol., 378 et 304 pp., et 1 vol. de notes et références, 158 pp., Paris, Boivin et Cie, 1946.

Qui douterait de l'existence de l'Europe? Pour prévenir le doute, ne suffit-il pas de jeter un coup d'œil sur l'histoire et de rappeler le rôle joué dans le monde moderne par les nations qui habitent les confins occidentaux de l'ancien continent? Qui pourtant oserait assurer que l'Europe existe encore, quand il la voit déchirée et pantelante, écrasée entre les grands empires qui se forment à l'Orient et à l'Occident? Sa puissance matérielle décline : maintiendra-t-elle sa prééminence spirituelle? La question occupait l'été passé la réflexion des écrivains rassemblés à Genève pour une première confrontation de la pensée européenne ; elle hanta les dernières années de la vie de Paul Hazard.

C'était un maître de la littérature comparée. Dans sa chaire du Collège de France, dans la *Revue de littérature comparée*, dans ses leçons aux étudiants américains, dans les conférences que le monde entier lui demandait, il prodiguait sa compétence d'historien des idées, multipliée par la connaissance des langues modernes. Il dominait si bien sa tâche que l'Académie française lui avait ouvert ses portes. Il est mort prématurément, dans les remous de la guerre, laissant un vide que la science française ne comblera pas de sitôt.

Il avait entrepris une vaste enquête sur les origines de la pensée européenne. En fait, puisque l'Europe est pensée plus que matière, il visait à définir l'Europe par son histoire. Sachant les dangers d'une synthèse trop ample, il avait limité son effort au XVIIIe siècle. Au reste, disait-il, « héritiers surchargés, l'Antiquité, le Moyen Age, la Renaissance pèsent sur nous, mais c'est bien du XVIIIe siècle que nous sommes les descendants directs ». Les idées dont nous vivons sont nées plus anciennement ; mais auparavant elles végétaient dans quelques esprits : elles ont alors gagné la foule, se sont affirmées vivantes et n'ont pas cessé depuis de nous agiter.

En 1934, une première publication de Paul Hazard, ample déjà, peignait le premier moment de cette histoire, *La crise de la conscience européenne* qui, de 1680 à 1715, fit surgir de la foi, de l'autorité et de l'ordre le doute, la rébellion et le trouble. Avant de mourir, le maître mettait la dernière main au livre central qui a paru l'année dernière : *La pensée européenne au*

*XVIII*e *siècle, de Montesquieu à Lessing.* Il achevait ainsi l'étude d'une grande famille d'esprits, les *rationaux,* ceux qui ont cru au pouvoir de la raison pour mener l'homme au bonheur. Il aurait voulu terminer l'histoire de l'autre famille, celle des cœurs troublés, des volontés incertaines et des âmes nostalgiques, l'histoire de l'homme de sentiment. La mort lui a arraché la plume des doigts. L'ouvrage qui paraît avive nos regrets.

Paul Hazard, quand il débuta à la Sorbonne, fit à ses étudiants une impression extraordinaire. Au milieu de tous ses collègues, il apparut comme le vrai professeur, celui qui sait transmettre sa science. Doué d'une rare éloquence, de la précision du verbe, du sens des formules, de l'art du nombre, il ne laissait pas échapper l'attention, il dissipait l'obscurité, il gravait dans la mémoire. Son livre est écrit du même style. Il se lit comme un roman et c'est un vrai livre de science. L'idée y est transmutée dans le concret, non par le recours fatigant à l'image ou à une comparaison qui porte à faux, mais de la manière la plus vivante, par le portrait. Pas de chapitres où ne se dresse une figure de « philosophe », connu parfois (le portrait de Diderot est un chef-d'œuvre d'intuition), obscur souvent, pris un peu partout dans les nations occidentales : ici, en tête à tête, l'historien italien Pietro Giannone, le curé champenois Jean Meslier, le théologien allemand Edelmann ; ailleurs un aventurier (Cagliostro ou Casanova), des dames (Mrs. Montagu, Mme du Deffand), un homme de lettres, un bourgeois, un franc-maçon, un « philosophe ». Avec les portraits, des symboles ; de belles illustrations du temps : partout la réalité vivante de l'histoire. Il s'agit d'idées, mais d'idées incarnées, de l'homme, de nous tous. Définissant la manière d'écrire des voltairiens, Hazard définit la sienne : « Point d'obscurités métaphysiques, point de longues dissertations capables de rebuter les lecteurs, point d'étalage d'érudition ; mais une composition soignée, un style agréable, une forme agile. »

Le livre retrace d'abord les péripéties d'un procès : *Le procès du christianisme.* Dans toute l'Europe se répand l'ironie : on raille les idées reçues, tantôt par une présentation burlesque, tantôt sous le couvert de voyages imaginaires ou d'anciennes utopies : *Gulliver* traduit l'inquiétude sociale. On cherche le bonheur, nouveau Graal d'une nouvelle chevalerie, non le bonheur absolu, mais le plaisir de l'instant, auquel l'homme estime avoir droit. La raison le procure : impuissante dans l'ordre métaphysique, elle apprend à analyser le fait et à manier le raisonnement qui établit la loi. C'est le siècle de l'*Aufklärung,* le siècle des lumières, qui commence avec Locke et s'achève par Kant. Les lumières éblouissent les yeux du croyant. Le Dieu des chrétiens est mis en accusation, on lui demande compte de sa Création. On conteste les révélations ; la critique historique et philologique réduit l'importance du dogme et ramène la religion à la moralité. L'apologie est ruinée par le spectacle des dissensions des clercs ; le jansénisme est écrasé par les jésuites, les jésuites sont les victimes de la volonté qui partout sécularise les Etats. Le Christ remonte sur la croix et Dieu se tait.

Le siècle prétend bâtir *La Cité des hommes*. La religion *naturelle* préside à l'entreprise : réduite à quelques affirmations dogmatiques et au culte intérieur, elle prend le nom de déisme. L'athéisme se fait recevoir, le matérialisme philosophique et scientifique gagne. Les sciences *naturelles* se développent, aidées par le progrès de l'observation. Le droit *naturel* s'impose aux consciences. La morale *naturelle*, fondée sur la bonté *naturelle* de l'homme, se constitue en morale d'expérience. Sur l'idée de *nature* on fonde le contrat social, la liberté et l'égalité. L'éducation elle aussi s'appuie sur des principes nouveaux, qu'on dit *naturels*. Et tout cet effort s'organise dans l'immense entreprise de l'Encyclopédie ; les arts et les lettres le traduisent ; les mœurs enregistrent ses résultats.

Mais au sein même de la philosophie des lumières gît le principe des *Désagrégations*. L'esprit reconnaît parfois qu'il y a antinomie entre la nature et la raison. Les optimistes identifiaient nature et bonté : le tremblement de terre de Lisbonne en 1759 rappelle que la nature est indifférente à l'homme. Les philosophes croyaient instruire des despotes éclairés : ces despotes se hâtent de déchirer la Pologne. Les excès de la raison rendent la force au sentiment : on s'évade dans le merveilleux, l'exotisme et le primitivisme. Le déisme n'arrive pas à se définir ; de Pope à Voltaire, de Voltaire à Lessing, il s'épuise en contradictions.

L'Europe nouvelle tentait de s'unir dans un rationalisme cohérent, appuyé sur la confiance dans la nature. Les nationalismes de sentiment et d'intérêt la divisent. Va-t-elle renoncer au bienfait de l'union et rouler de catastrophe en catastrophe au néant? Quelle force idéale lui donnera le pouvoir de persévérer dans son être? Telles sont les questions que pose Hazard et que notre siècle reprend dans une angoisse accrue. Pourtant, en terminant, l'historien ne craint pas de rappeler à ceux qui désespéreraient que le principe sauveur de l'Europe est celui même qui l'agite : sa pensée perpétuellement insatisfaite dans la poursuite du bonheur et de la vérité. La grandeur de l'Europe est dans la permanence en elle d'une inquiétude.

RENÉ BRAY.

* * *

ERNEST MANGANEL, *Peintres au Pays de Vaud*, 1 vol., 99 pp., ill. de 25 hors-texte en héliogravure. Rouge & C^le^ S. A., Lausanne, 1946.

Vers une trentaine de rendez-vous, avec des artistes dispersés dans toutes les directions de la rose des vents de la peinture, mais groupés dans le cadre du Pays de Vaud, M. Manganel est parti, d'un pas allègre. Et nous éprouvons, à le suivre, les plaisirs de la découverte, de la sympathie, de la communion.

Verra-t-on le sens profond de la date de ce départ? « De 1939 à 1945, derrière les frontières fermées, infranchissables, chacun sait assez ce que fut la vie pour qu'il soit vain d'insister. La peinture fut souvent alors pour

nous une diversion bienfaisante, une source de joies... ; elle le fut également par l'activité intense que les artistes vivants ont maintenue, en dépit de tous les courants adverses. Il leur a fallu une foi profonde pour continuer, pour s'élever parfois, tandis que l'Europe, puis le monde, en sens inverse, dévalaient. 7 mai 1945 ; arrêt dans la chute vers l'abîme. »

C'est donc un bilan que veut établir M. Manganel, celui d'une « expérience en vase clos ». Il nous invite à faire le point, à voir clair dans un secteur, celui des peintres au Pays de Vaud, « ... pas tous Vaudois, bien sûr, mais tous installés ici comme chez eux ».

Dans ce secteur qu'on peut estimer limité, protégé qu'il était encore des grands courants du monde, il règne cependant une infinie diversité. A l'image des artistes qu'il découvre avec tant d'intelligence, de sensibilité, le livre de M. Manganel offre une magnifique variété. Il n'y a rien là qui sente une critique dogmatique : l'auteur ne fait point défiler les peintres qu'il étudie sous une toise unique ; il ne les juge pas dans l'éclairage d'une esthétique préconçue. Soucieux de découvrir les rapports qui les lient, les affinités qui les rassemblent, il veut aussi montrer ce que leur « message » a d'individuel, ce que leur accent présente d'original, d'unique. Préoccupé de prêter l'oreille aux échos mystérieux qui retentissent d'une œuvre à l'œuvre voisine, il saisit les différences, les directions, les démarches.

Pour doser les nuances, pour distinguer l'allure des courbes de vie, M. Manganel était tout particulièrement bien armé. Tout d'abord par sa connaissance profonde de la vie artistique, son sens des problèmes culturaux, son intelligence des hommes et des œuvres. Mais aussi par la *sympathie*, cette sensibilité subtile qui seule permet la marche « en profondeur », l'acheminement au cœur même de l'œuvre. Il fallait plus qu'une longue expérience de la critique d'art — et nous savons combien appliquée, persévérante, est celle de M. Manganel. Il était indispensable d'entreprendre le voyage avec le « sens de l'orientation » qui guide vers la découverte d'un homme, de son activité, de ses créations.

Et c'est avant tout l'*homme* que nous révèle M. Manganel. L'homme dans son cadre, le Pays de Vaud d'abord, puis dans des zones plus étroites. Il n'y a pas groupement arbitraire dans la délimitation des « secteurs » qui est celle de l'ouvrage : « A Lausanne ; près de Lausanne ; plus loin ; du côté de Vevey... » Puis, dans ces zones encore indéfinies, l'homme sera évoqué dans un « climat » particulier, celui de son atelier, de sa maison, avec ses objets familiers, ses meubles, ses bibelots. Nous songeons à ces lignes incisives où M. Manganel « recrée » l'atmosphère de l'appartement de la rue de Bourg où travaille un Pizzotti, celle de la maison d'un Clément, des demeures de Bosshard. Loin de vouloir expliquer l'artiste par son seul milieu, de le justifier par l'ambiance dans laquelle il baigne, M. Manganel va plus loin : il appréhende l'être physique, son allure, ses traits, ses gestes, son comportement, son costume. Il faudrait citer beaucoup de ces portraits, celui d'un

Francillon : « ... sa canne n'est qu'un ornement — un jonc blond, à pommeau d'ivoire — qu'il porte un peu comme on tient un stylo. Il se vêt à l'anglaise : tweed brun — rose — brique. Exception : sa cravate, un petit ruban noir qu'il noue (deux boucles et deux bouts assez longs) et laisse négligemment de guingois. Sa barbe est à la « Georges the Fifth ». Raie au milieu. Regard vif et doux à la fois. Voix agréable et politesse exquise ». Celui d'un Clément grillant sa cigarette : « ... une fois allumée, elle ne quitte plus guère sa bouche. Alors la fumée qui monte le long de sa joue, qui se glisse sous les lunettes, doit lui piquer l'œil, puisqu'elle l'oblige à cligner, à grimacer, à pencher la tête sur la gauche et à avancer curieusement le bas du visage pour en éloigner les bouffées... » Celui de Jean Viollier surtout, sous son « ... feutre couleur nid de guêpe, inénarrablement cabossé et rabattu sur les yeux... » ou en sergent d'une unité de couverture frontière : « Sous le casque, d'où dépassaient à peine son nez pointu et ses joues rondelettes, il avançait, le regard bleu baissé... » Mais ces citations tronquées ne donnent qu'un bien pâle reflet de cette pittoresque galerie.

Album de silhouettes ? Le livre de M. Manganel est bien davantage. La connaissance de l'être extérieur, de son langage, de ses caractéristiques, n'est qu'un acheminement vers l'être intérieur. S'il nous est donné, grâce à M. Manganel, de *voir* l'artiste, il nous est aussi ménagé, par des chemins riches en ravissements, en trouvailles ingénieuses, de *comprendre* les œuvres. Pour chacun des peintres qu'il évoque, les problèmes sont posés, que les toiles s'efforcent de résoudre. Que veulent-elles, quel message délivrent-elles ? Vers quelles destinées cheminent-elles ? Quelle est leur portée et leur sens profond ? En se jouant, M. Manganel interroge. Avec ce souci de précision, ce scrupule de vérité qu'on lui reconnaîtra, il s'efforce de répondre. C'est là une véritable critique, avant tout élan de sympathie, besoin de pénétrer, volonté de communiquer. Une critique qui n'est pourtant pas encensement, éloge de thuriféraire. Le besoin de communier n'exclut point la lucidité, l'exercice du sens critique, qui se manifeste toujours avec pertinence, parfois aussi avec une malice amusée. Jugements ? Sans doute, mais toujours motivés, nuancés, sans parti pris.

Que ce livre soit un guide, la plus agréable des introductions à un voyage à travers la peinture, sans aucune sécheresse didactique, qui rappellerait le catalogue, sans ce caractère de chose morte, figée, qui est celui de trop d'histoires de l'art, c'est déjà beaucoup. Mais on y trouvera d'autres préoccupations, modestement repliées à l'arrière-plan, comme sous-jacentes : les questions que pose la création artistique, de toujours et de partout, ces interrogations qui s'élèvent sur le plan de l'universel. Souvent M. Manganel passe du particulier au général. Telle remarque, telle notation va loin. A propos de Lélo Fiaux, il nous donne une interprétation de la fameuse phrase de Cézanne : « Quand la couleur est à sa richesse, la forme est à sa plénitude » ; il en souligne les résonances, en révèle la portée lointaine.

Il est difficile de donner ici une image, même approximative, de la richesse de ce livre. Que son accent enjoué, ses colorations d'humour, son aisance parfois désinvolte ne nous trompent point. Il n'est pas qu'un jeu brillant, mené par un esprit souple et alerte. M. Manganel a compris que, dans les œuvres sur lesquelles il se penchait, il y avait la *vie*, une vie multiple dans ses formes, dans ses manifestations. Les artistes, les œuvres, à travers les pages du livre, à travers les impeccables hors-texte dont il est illustré, nous les sentons *vivre*. Parti d'un pas vaillant vers une trentaine de rendez-vous, M. Manganel nous a rapporté une explication, certes, mais aussi une belle œuvre d'art.

A. JAQUEMARD.

* * *

CHARLES BIERMANN, *La maison paysanne vaudoise*, 1 vol., 229 pp., 12 cartes, 17 plans, 29 dessins. Lausanne, F. Rouge et Cie, 1946 (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, IX).

L'ouvrage de H. Brockmann-Yerosch, *Das Schweizer Bauernhaus*, dont la version française par Paul Budry a paru en 1935, a réservé une place fort étroite à la maison vaudoise, et, de plus, a interprêté celle-ci à tort comme une maison fribourgeoise à poteaux, prise dans une ceinture de maçonnerie moderne. C'est ce qui a déterminé M. Biermann à dresser un inventaire aussi complet que possible des maisons rurales du canton de Vaud et à proposer une classification des différents types reconnus par lui. Tout en ayant surtout en vue la maison permanente, il n'a pas hésité, chemin faisant, à s'occuper des établissements temporaires et des constructions annexes, greniers, *capites* ou cabinets de vigne, et l'on ne pourra que lui en savoir gré. Par contre, si l'on était tenté de reprocher à l'auteur de n'avoir pas cherché à élargir son sujet soit par des comparaisons avec l'habitat rural de régions voisines, de la Savoie en particulier, soit par l'utilisation de documents d'archives, écrits ou figurés, il suffirait d'évaluer la somme de recherches que représente un ouvrage comme celui-ci. Pour écrire sa *Maison paysanne vaudoise* M. Biermann s'est imposé des enquêtes dans tous les villages, tous les hameaux du canton, la visite minutieuse de plus de cent vingt maisons ; il a réuni une très riche moisson de plans, de croquis, de notations statistiques mis au net et reportés sur des cartes par ses enfants. Ainsi a été élaboré, en une féconde collaboration familiale, un ouvrage où l'agrément s'allie à la précision, où les dessins à la plume alternent avec des plans au 1 : 400 et des cartes à l'échelle de 1 : 500 000. Ces dernières situent les différents types d'habitations rurales distingués par l'auteur et en indiquent la fréquence au moyen de signes représentant les groupes de cinq, ou de moins de cinq maisons : c'est dire qu'à elles seules ces cartes confèrent un grand prix à un travail par ailleurs si richement documenté.

Après une brève présentation du village ou du hameau vaudois — la dispersion n'existe que dans les parties hautes, les plus rudes du canton, de part et d'autre de la forêt du Grand Jorat, dans le Jura et les vallées les plus reculées des Alpes — M. Biermann s'attache à démontrer que, contrairement à l'opinion de H. Brockmann-Jerosch, la maison vaudoise est une *maison de pierre,* sur le Plateau comme dans le Vignoble, et même dans le Jura, ou tout au moins une *maison mixte,* dans laquelle le bois n'intéresse guère que la grange. La *maison de bois,* distincte du chalet qui est à proprement parler l'habitation-étable des alpages, et qui peut être aussi bien en maçonnerie qu'en bois, règne dans le Pays d'Enhaut, aux Ormonts, mais s'arrête à une altitude variable au-dessus du vignoble de la plaine du Rhône, en amont du Léman. La maison de pierre est donc prédominante dans le canton de Vaud. C'est là un fait ancien, remontant au XVIe siècle au moins, comme l'établissent les dates relevées sur les spécimens les plus vénérables, et probablement à une époque bien plus reculée si l'on admet que la maison de pierre est une survivance, en pays vaudois, des traditions romaines de l'art de bâtir. Quant à la présence de maisons de bois dans la région de Romont et de Rue, dans ce qui fut le pays de Vaud jusqu'en 1536, elle s'expliquerait, somme toute, par la proximité des régions alémaniques et un phénomène de contact. D'ailleurs, dans la partie orientale du canton, dans le Jorat et la Haute-Broye, prédomine la maison mixte. Avouons, du reste, que tout n'est pas clair dans la répartition actuelle des deux principaux modes de construction et que le recours aux seuls facteurs historiques est insuffisant. M. Biermann estime que si le canton de Berne, trop éloigné du Plateau vaudois, dont le séparaient du reste divers districts et enclaves de Fribourg, n'a pas eu d'influence sur la maison rurale dans cette région il en va autrement pour les Alpes, à la faveur de la germanisation de la vallée supérieure de la Sarine et du groupement des deux Gessenay, allemand et romand, dans une même circonscription administrative. Or, le tableau qu'offre la Savoie toute proche, pays ethniquement assez homogène, avec sa maison de bois de la vallée d'Abondance, en Chablais, des Bornes, sa maison des Bauges où la pierre domine, sa maison dissociée de Chartreuse où le logis est de pierre, l'écurie-grange partiellement en bois, semble prouver que bien des facteurs déterminent l'emploi des deux matériaux. La maison de pierre ne régnerait-elle pas dans les grandes vallées à vignobles, la maison de bois dans les Préalpes humides et fraîches, dépourvues de « mas » groupés de cultures, et, par là, davantage prédisposées à la dispersion ? Sans doute la construction de bois est-elle générale dans les villages groupés du Valais, mais encore dans le Val d'Hérens, par exemple, la pierre joue-t-elle un rôle non négligeable et les maisons ne sont-elles pas aussi tassées que dans les gros villages à assolements obligatoires de la zone intra-alpine septentrionale des Alpes françaises.

Nous ne retiendrons des pages que M. Biermann consacre à l'adaptation de la maison rurale vaudoise au milieu géographique, aux matériaux divers

qui entrent dans sa construction, que ce qui a trait à la défense contre la bise, à la cheminée et à la toiture. A la bise, vent dominant du N.-E., la maison du Plateau présente un de ses pignons, aveugle le plus souvent. Les villages-rues s'allongent dans le sens du vent, les maisons se protégeant les unes les autres. Parfois, un bâtiment en retour d'équerre abrite du vent un espace réservé aux travaux d'hiver, à moins qu'il ne s'agisse d'une espèce de niche ouverte dans la façade comme le « neveau » des maisons du pied du Jura. Dans les constructions anciennes, la cheminée est de bois, en forme de tronc de pyramide coiffé d'un couvercle mobile. Cette cheminée, dite « savoyarde » aux Ormonts et ailleurs, est familière en effet à la Savoie du Nord ; ce qui ne l'est plus du tout, par contre, c'est sa position au centre de la cuisine dans la maison des Alpes. Il ne semble pas non plus qu'il existe en Savoie de cuisines sans fenêtres, analogues à celles de la vallée de Joux, de la Broye, dans les maisons construites en contiguïté ou avec pilier central soutenant une voûte. Une autre différence assez frappante entre la Savoie et le canton de Vaud, c'est l'absence dans ce dernier du toit de chaume, si répandu outre-Léman au siècle dernier, et dont quelques représentants subsistent encore, en Basse-Tarentaise notamment.

M. Biermann a distingué plusieurs types de maisons suivant leur plan, en se fondant sur une classification inspirée, non de H. Brockmann-Jerosch (maisons-parois, maisons-toits, etc.), mais de l'école géographique française. La *maison concentrée* réunit sous le même toit le logement, l'étable, la grange et le fenil composant le « rural ». Elle semble de beaucoup prédominante dans le canton, et règne à peu près sans partage sur le Plateau et dans le Jura. Dans cette dernière région, c'est une maison en pierre, comme tapie sur le sol, alors que sur le Plateau elle est en pierre, mais de forme plus élancée, surtout depuis que la diversification des cultures a imposé des agrandissements, par exemple l'adjonction d'une grange haute. La maison concentrée comporte deux variantes principales, suivant que ses éléments sont transversaux, par rapport au plan en rectangle, ou longitudinaux, le logement, l'étable-écurie, la grange se partageant alors l'un des pignons. La *maison concentrée à éléments transbersaux* s'est emparée de tout le Plateau et de la vallée de Joux colonisée à partir du Plateau ; la *maison concentrée à éléments longitudinaux*, moins fréquemment représentée, est surtout répandue dans l'ouest et le centre du canton. La *maison dissociée* sépare la maison du rural et compte deux toits distincts, par conséquent. Elle apparaît, sans prédominer, dans la Broye, où elle appartient au type mixte, se multiplie dans la plaine du Rhône, mais construite en pierre. Le vignoble de Lavaux entre également dans l'aire d'extension de la maison dissociée, encore qu'il compte de moins en moins de bétail. La maison du vigneron est bien à part, cependant, à cause de son élévation — la cave et le pressoir soulevant en quelque sorte le logement — de l'apparition d'un deuxième étage imposé par l'étroitesse du bâtiment et la nécessité de loger les « effeuilleuses ». C'est elle

qui imprime aux villages de Lavaux leur cachet urbain. Quant aux Alpes, elles auraient été primitivement le domaine de la maison concentrée en bois et aurait évolué, depuis deux siècles et moins, vers la forme dissociée.

L'ouvrage de M. Biermann ne se borne pas à décrire et à situer des types de maisons ; il abonde en renseignements sur la vie rurale, les migrations anciennes et actuelles des hommes et du bétail, l'évolution économique du Plateau, sa technique agricole si évoluée. La *Maison paysanne vaudoise* est donc une contribution de premier ordre à l'étude géographique du canton de Vaud et se classe en bonne place dans la Collection, déjà si riche, des publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne.

HENRI ONDE.

* * *

CHARLES GILLIARD, *La Société de Zofingue*, augmenté d'un appendice par LOUIS JUNOD, professeur à l'Université de Lausanne. Librairie Payot, Lausanne 1946.

Dans leurs études sur la Suisse du XIXe siècle, nos historiens ont généralement insisté sur le grand rôle joué dans l'élaboration de notre Etat fédératif par diverses associations privées, les unes de caractère populaire, les autres plus fermées. Parmi celles-ci, la société d'étudiants de Zofingue, fondée en juillet 1819, a puissamment contribué à la formation civique des élites académiques, protestantes et catholiques libérales. « Il me sera bien permis de dire... que les hommes dont les paroles violentes et les actes irréfléchis ont paru compromettre, un temps, la paix publique dans notre pays, n'avaient, pour la plupart, pas été Zofingiens. Beaucoup de ceux, au contraire, dont les efforts constants ont tendu à faire comprendre aux Confédérés qu'ils formaient un seul peuple de frères, beaucoup de ces hommes de paix, auxquels notre pays ne sera jamais trop reconnaissant, avaient appris à Zofingue à penser à la patrie tout entière. »

Ainsi s'exprime Charles Gilliard dans sa conclusion à l'« Histoire de Zofingue », qu'il donna au public en 1919, pour le centenaire de cette société, à la prière du Comité central des Vieux-Zofingiens et de feu G.-A. Bridel. De nombreux étudiants, frères de couleur du défunt, connaissent sans doute cette esquisse, tracée d'une main si sûre, où l'éminent historien, que la plupart des membres des Etudes de Lettres ont bien connu, s'est attaché à étudier l'attitude de Zofingue en face du problème politique, depuis l'époque de la Régénération jusqu'aux lendemains pacifistes de la première guerre mondiale. Je viens de relire ces pages dans la réédition que le Comité central des Vieux-Zofingiens a confiée aux soins compétents de M. le professeur Louis Junod. Mieux qu'au temps où j'étais Zofingien actif moi-même, j'en ai goûté le jugement mesuré, sûr et pénétrant, qui devait s'affirmer avec tant d'éclat dans la dernière œuvre du maître disparu, l'*Histoire de la*

Suisse, parue en 1945 dans la collection « Que sais-je ? ». « J'ai voulu faire œuvre d'historien, et non une apologie... J'ai cherché à être impartial. Si l'on me dit que j'y suis arrivé, je verrai dans cette affirmation le plus grand des éloges. » Charles Gilliard était parfaitement sincère en préfaçant son livre de ces mots. Nous ne lui ménagerons pas l'éloge auquel il tenait tant. Mais nous en ajouterons un autre, qui lui aurait moins plu, celui d'avoir été, lui aussi, comme beaucoup d'autres, un homme de cœur. A chaque page de ce petit livre, celui qui affectait tant d'ironique détachement envers les hommes et les choses, trahit avec un abandon presque ingénu l'affection sincère et profonde qu'il voua toute sa vie à son université, à sa société d'étudiants et à son pays. Charles Gilliard n'a guère laissé de témoignage plus véridique sur sa véritable personnalité.

M. Louis Junod, servi par ce recul que notre regretté maître tenait pour indispensable à l'impartialité de l'historien, a repris le dernier chapitre que son prédécesseur avait dû consacrer à des événements trop récents. Il a remis dans leur juste perspective les conflits suscités au lendemain de la guerre de 1914-1918 dans la vieille société d'étudiants, si riche de traditions patriotiques, par l'attitude de quelques-uns de ses membres, pacifistes et socialisants. La période d'entre-deux-guerres lui suggère des réflexions sévères et pertinentes sur l'indifférence dont témoignèrent les Zofingiens d'alors — surtout les Zofingiens vaudois — pour les questions politiques et sociales, et même pour toute activité intellectuelle, dans le cadre de leurs sections. Et il conclut, en termes très mesurés, que la Zofingue d'aujourd'hui ne vaut guère mieux. Elle n'accomplit plus aussi bien qu'elle le pourrait sa mission historique de trait d'union entre Confédérés. On peut le regretter.

GEORGES RAPP.

Imprimerie La Concorde, Lausanne (Suisse). 961/11.47.